

Louis-Jean CALVET, *La Méditerranée : mer de nos langues*

Paris, CNRS Éd., 2016, 328 pages

Caroline Narracci



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/20250>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.20250](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.20250)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 408-410

ISBN : 9782814305540

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Caroline Narracci, « Louis-Jean CALVET, *La Méditerranée : mer de nos langues* », *Questions de communication* [En ligne], 35 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 09 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/20250> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.20250>

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



tours de Babel, dont la plus importante est linguistique. Le multilinguisme est source d'incident, d'accident ou d'incompréhension. En citant l'exemple de la classification de la neige selon différents organismes, Christian Morel s'intéresse alors à une autre source de tour de Babel qui est celle issue des classifications. Le vocabulaire technique incompréhensible par d'autres acteurs ou une absence de verbalisation sont deux autres sources de tour de Babel (pp. 121-151). L'auteur s'intéresse alors à une classification des modes de communication et fait plusieurs constats. D'abord, « l'emploi d'un langage implicite créé des trous dans la communication » qui ont souvent des effets désastreux. Il propose une solution : « les organisations confrontées à ces trous de langage devraient conclure des contrats linguistiques pour définir comment communiquer dans ces conditions et s'entendre sur des processus et des mots à utiliser dans la coopération » (pp. 151-154). Il aborde ensuite un autre point provenant de ces exemples : « Les retours d'expérience ont fait apparaître des langages différents pour désigner des objets identiques ou des compréhensions différentes de la même expression ». Pour cela, il propose de discuter pour mettre au point des expressions communes (pp. 154-156). Enfin, il termine par l'importance de la boucle de rétroaction pour vérifier que l'on s'est bien compris (pp. 121-156).

Le cinquième chapitre aborde la difficulté de la culture juste, sujet traité dans les précédents ouvrages de l'auteur. Il faut éviter les actions punitives et l'autocensure qui inhibent les retours d'expérience. Par conséquent, il faut favoriser la transparence. L'auteur introduit alors la notion d'individu au comportement négatif et énonce ses caractéristiques : écarts systématiques vis-à-vis des règles et violation des normes relationnelles. Les Américains les nomment des « pommes pourries ». Le chapitre se termine avec une longue liste de solutions qui permettent d'en réduire les effets (pp. 157-190). Le chapitre suivant est assurément le moins original de l'ouvrage. Il aborde la nécessaire cohésion dans les organisations. Pour Christian Morel, cette cohésion doit être associée à une convivialité respectueuse des contraintes techniques et organisationnelles (pp. 191-206). Ceci conduit au septième chapitre dans lequel l'auteur aborde la question de la dynamique de groupe qui passe par le traitement des interactions en utilisant des méthodologies (pp. 207-233).

La conclusion de Christian Morel est claire : évitons les pièges et repensons les règles. Il en profite pour exposer une typologie des organisations dans ce domaine (pp. 235-243). L'ouvrage fourmille d'exemples, il fait référence à de nombreux rapports et articles d'experts, ce qui en fait la force et l'intérêt.

Cependant, il manque de références bibliographiques théoriques. Il débute comme un roman commenté par les sciences de la communication et s'achève sur des conseils managériaux qui devraient être pris en compte par toutes les « bonnes organisations ». C'est un livre que tous les responsables d'organisations privées ou publiques devraient avoir sur leur bureau.

Bruno Salgues

CIS, École des Mines Telecom, F-42000

bruno.salgues[at]imt.fr

Langue, discours

Louis-Jean CALVET, *La Méditerranée. Mer de nos langues*
Paris, CNRS Éd., 2016, 328 pages

Le titre, habile jeu sur le mot *mer*, ainsi que la magnifique première de couverture, copie de l'atlas catalan d'Abraham Cresques, cartographe du ^{xiv}^e siècle, sont riches des promesses d'un voyage. Et c'est bien à un parcours le long des rives de la Méditerranée auquel le dernier ouvrage de Louis-Jean Calvet invite, à la rencontre d'une histoire des langues qui y étaient parlées et qui s'y parlent encore.

Mais plus qu'une histoire linguistique de la Méditerranée, l'auteur cherche à illustrer une méthode : la prise en compte de tout ce qui façonne et prépare en amont une situation linguistique. À travers l'exemple de cette mer qu'il qualifie de « continent liquide » (p. 10), il souhaite montrer comment les langues sont en constante mutation, comment elles voyagent, se croisent et tissent entre elles des liens intenses. Dans une riche introduction théorique (p. 9-14), Louis-Jean Calvet prend appui sur l'écologie, qui distingue des niches écologiques formées par un biotope et des espèces et se réfère à Charles Darwin. Ainsi présente-t-il la Méditerranée comme une « niche écolinguistique » (p. 12) avec des locuteurs aux langues diverses qui coexistent et peuvent entrer en contact de différentes manières. S'appuyant sur l'historien Fernand Braudel et son approche axée sur la véhicularité des langues, l'auteur adopte un point de vue plus large qui prend en compte les acquis de la linguistique historique mais aussi la sociolinguistique, l'écologie des langues et les politiques linguistiques.

L'ouvrage est divisé en trois parties dont la première, intitulée « Histoire de langues », reprend les différents moments linguistiques de la Méditerranée, les chapitres étant ainsi mis au service d'une perspective historisante. Très intéressant, le premier, explique comment la Méditerranée, à l'origine appelée du nom du dieu de la

mer, Yam, a reçu le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. S'appuyant sur la cartographie et des faits très détaillés, Louis-Jean Calvet en tire les conséquences linguistiques et sociales, ce qui est révélateur de sa démarche. Le second chapitre (pp. 31-45) s'intéresse aux alphabets, puis l'auteur consacre plusieurs chapitres aux civilisations méditerranéennes célèbres en procédant par ordre chronologique. Il est d'abord question de l'expansion phénicienne (pp. 31-45) à travers le commerce, les échanges, les comptoirs mais aussi de la langue dont Louis-Jean Calvet examine les traces toponymiques. Ensuite, il retrace l'évolution de l'hébreu (pp. 63-89), qu'il qualifie de « langue à éclipses » (p. 63) à cause de sa disparition pendant 15 siècles. Dans le chapitre suivant, s'appuyant sur les travaux de Claude Brixhe, Louis-Jean Calvet s'intéresse aux traces linguistiques de l'expansion grecque (pp. 85-100). Il passe enfin en revue l'Empire romain et les langues latines (pp. 101-129) ainsi que l'expansion arabe (pp. 131-149). Ces différents chapitres montrent comment les civilisations et les cultures se sont succédées, chevauchées et évincées. Tout impérialisme s'accompagne d'une domination linguistique, c'est pourquoi les langues naissent et évoluent en fonction des conquêtes, de l'apogée ou de la déchéance des empires. Dans cette première partie, Louis-Jean Calvet n'omet pas de définir le rôle des Croisades dans l'histoire des langues (pp. 151-164) et s'intéresse, dans le dernier chapitre (pp. 165-179), à la *lingua franca*, présentée comme un exemple de réponse possible à la compétition entre les cultures, à savoir la création d'un « no man's langue », expression empruntée à Jocelyne Dakhila (p. 175) : sans pour autant tomber dans l'utopie pacifiste, ce « no man's langue » constitue une langue véhiculaire permettant de croiser les différentes cultures mises en contact.

Dans la deuxième partie, intitulée « Histoires de mots » (pp. 183-224), citant à nouveau Fernand Braudel pour qui la Méditerranée est « une et, d'un certain point de vue, uniforme malgré les résistances locales » (p. 192), Louis-Jean Calvet entend montrer que les emprunts et voyages des mots ne sont pas des phénomènes isolés mais que, au contraire, ces partages sont récurrents, sans qu'il y ait besoin de relations génétiques entre les langues. Ainsi décrit-il la trajectoire de mots comme *huile*, *vin* et *pétrole*, expliquant, notamment dans le très attractif chapitre 11 (pp. 193-199), que l'expression *huile d'olive* constitue une tautologie (p. 195). À travers également des termes comme *abricot*, *dromadaire* ou *capital*, il met en relief la différence entre emprunt et étymologie. Avec les mots *drogman* et *truchement*, l'auteur aborde également le problème de l'enseignement des langues étrangères et celui des traductions, nécessaires

entre peuples parlant des langues différentes. Il s'intéresse en outre, dans le chapitre 13 (pp. 213-225) au « discours de la toponymie », révélateur des constants voyages et croisements des peuples dans le bassin méditerranéen. En témoignent notamment les suffixes formant les noms des « villes neuves » ou « nouvelles villes » (pp. 213-214) ou encore les « madragues », ainsi nommées en référence à la pêche au thon. Cette deuxième partie est moins étoffée que la précédente car Louis-Jean Calvet s'en est tenu à quelques exemples. Néanmoins, ceux-ci ont été soigneusement choisis pour susciter l'intérêt du plus grand nombre et ils suffisent pour que le lecteur adhère à la démonstration de l'auteur.

La troisième partie, « L'histoire au présent » (pp. 229-303), insiste sur les politiques linguistiques menées en Méditerranée en évoquant notamment la colonisation et la post-colonisation dans certains pays. L'auteur se penche également sur la Turquie où l'alphabet latin a été adopté à la place de l'alphabet arabe, modifiant ainsi la langue. La situation de la Grèce au cours du xx^e siècle, marquée par une « diglossie » (p. 250) – terme emprunté à Charles A. Ferguson –, est aussi abordée : après 1982, le pays a exprimé la volonté de concilier la langue écrite purifiée, *katharévousa*, et la langue parlée du peuple, *démoitiki* (pp. 248-253). Au chapitre 16 (pp. 263-283), Louis-Jean Calvet invite à nous interroger sur le problème des traductions, surtout celles des productions scientifiques. Il se réfère aux travaux de Swan et d'Heilbron qui mettent les langues en relation en montrant qu'il y a des langues hyper-centrales autour desquelles gravitent des langues super-centrales, centrales et périphériques. Aujourd'hui, la langue hyper-centrale est l'anglais et la grande majorité des traductions se font de l'anglais vers les autres langues. Or, ne traduire que les productions anglaises risque d'appauvrir fortement la science et même de freiner des avancées possibles puisque, évidemment, des productions de valeur sont aussi écrites dans les autres langues. Cela peut conduire, à terme, à ce que Louis-Jean Calvet nomme « un autisme scientifique et culturel » (p. 275). L'auteur se penche aussi sur le problème des flux migratoires contemporains et leur impact sur les langues. Revenant sur la comparaison utilisée avec Charles Darwin et sa théorie de l'évolution des espèces, l'auteur distingue les politiques linguistiques *in vitro*, déjà évoquées au chapitre 15, c'est-à-dire celles mises en place par les États ou autorités religieuses, et celles *in vivo*, qui émergent de manière naturelle suivant les pratiques sociales des locuteurs. Ainsi, face à l'augmentation actuelle des migrations, Louis-Jean Calvet prône-t-il une politique linguistique qui soit davantage consciente

des enjeux du plurilinguisme et qui respecte mieux les apports potentiels des différentes langues, ce qui revient à lutter contre les dangers de l'uniformisation due à la mondialisation. Que nous le voulions ou non, ce que l'auteur nomme la « perturbation écolinguistique » (p. 302) est bien réelle. Aussi se demande-t-il s'il est irréaliste d'envisager une politique linguistique concertée entre pays frontaliers et « qui porterait à la fois sur l'enseignement des langues, sur la standardisation de certaines d'entre elles, sur leur place dans la vie publique, sur les traductions, etc. » (p. 302).

Dans une annexe intitulée « Le poids des langues en Méditerranée », à l'appui de plusieurs tableaux, Louis-Jean Calvet établit une sorte de « baromètre » des langues du monde (p. 303) et analyse les rapports entre elles, réfléchissant aux facteurs de force et de faiblesse qui permettent d'évaluer leur importance.

Le lecteur aura compris que Louis-Jean Calvet, en relation avec d'autres travaux comme ceux de Nadège Lechevel – qu'il cite –, préconise une étude des langues adoptant une perspective globale et pluridisciplinaire (cartographie, géopolitique, histoire...), plus adaptée à la mutation permanente dont les langues sont l'objet. L'ouvrage, qui a reçu le prix Ptolémée 2016 de la vulgarisation scientifique, est très lisible, d'une grande clarté et réellement pédagogique, notamment grâce à une large palette de cartes illustratives. Très riche et abondant des thèmes variés, c'est un excellent outil introductif parce qu'il offre un véritable tour d'horizon de la question linguistique en Méditerranée, celle du passé mais aussi celle du présent, ainsi que de nombreuses pistes de réflexion sur les enjeux contemporains liés aux langues. Force est de conclure que, avec *La Méditerranée : mer de nos langues*, Louis-Jean Calvet signe un livre de référence.

Caroline Narracci

LIS, université de Lorraine, F-57000
caroline.narracci[at]univ-lorraine.fr

Marc BONHOMME, Anne-Marie PAILLET, Philippe WAHL, dirs, *Métaphore et argumentation*
Louvain-la-Neuve, Academia/Éd. L'Harmattan, coll. Au cœur des textes, 2017, 375 pages

Dans leur introduction (pp. 5-22), Marc Bonhomme, Anne-Marie Paillet et Philippe Wahl justifient la parution d'un nouvel ouvrage consacré à la plus étudiée des figures du discours, la métaphore, parce que la figure n'a pas donné lieu, en français du moins, à des investigations systématiques sur sa dimension argumentative. Et ce, en dépit de travaux qui ont abordé

ponctuellement la question, qu'il s'agisse de ceux de Michel Le Guern (« Métaphore et argumentation », pp. 65-74, in : collectif, *L'Argumentation*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1981), Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca (*Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 1988), Christian Plantin (« Analogie et métaphore argumentative », *A contrario*, 16, 2011, pp. 110-130), voire de travaux plus sectorisés, sur le rôle de la métaphore dans le pamphlet pour Marc Angenot (*La Parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 1982), sur son influence dans les représentations sociales, médiatiques pour Andreas Musolf (« Dehumanising Metaphors in UK Immigrant Debates in Press and Online Media », *Journal of Language Agression and Conflict*, 3 (1), 2015, pp. 41-56). La tâche est difficile en raison de l'instabilité conceptuelle autour des notions de métaphore et d'argumentation. En effet, la métaphore est analysée à travers aux moins deux grandes perspectives. La première en fait une catégorie linguistique originale, dotée d'un certain nombre de caractéristiques (analogie, allotopie, recatégorisation) qui en font une figure spécifique, reine des études rhétoriques et stylistiques. Plus contemporaine, la seconde conteste son autonomie catégorielle : ainsi la sémantique interprétative voit-elle plutôt en elle la trace d'un parcours de lecture qui renvoie à l'argumentativité générale (et ordinaire) des énoncés, tandis que la sémantique argumentative considère que la métaphore, comme tout le lexique, possède des propriétés argumentatives de nature à provoquer des enchaînements argumentatifs. D'emblée, ces deux dimensions renvoient à une argumentativité générale, autrement dit à une conception étendue de l'argumentation, liée à des degrés de persuasion, à un usage de valeurs, d'émotions, susceptibles d'influer plus ou moins fortement sur l'auditoire, tandis que d'autres conceptions, restreintes, privilégient les procédures logiques, les chaînes d'arguments. Cela dit, comme le stipulent à juste titre les auteurs, la conception étendue ne repose pas que sur l'emploi d'émotions, de valeurs ; la sémantique argumentative d'Oswald Ducrot ou de Manon Carel relève aussi de cette conception, même si l'argumentativité repose sur les instructions du lexique favorisant plutôt tel ou tel enchaînement argumentatif.

Cette situation complexe conduit les auteurs à mettre en avant trois paramètres pour l'analyse de l'argumentativité de la métaphore : son potentiel argumentatif, sa qualité argumentative, ses manifestations argumentatives. Le potentiel argumentatif répond à l'interrogation suivante : l'argumentativité de la métaphore s'inscrit-elle dans sa structure ou dépend-elle de facteurs extrinsèques ?